

DESTINY HOUEDANOU

TOMBÉS DE HAUT

Nouvelles

À Kaven

Ce n'est que justice...

TABLE DES MATIÈRES

[Sacrifiée](#)

[L'ange gardien](#)

[Le consolateur](#)

[Rouge vermeil](#)

[La prunelle](#)

[La confession](#)

[La vierge du Rosé](#)

[Notes](#)

[À Propos de l'Auteur](#)

Sacrifiée

La nouvelle était probablement déplaisante. Je le lisais dans l'expression de mes parents. Ma mère avait le visage tendu, et mon père, une mine désolée. « L'attitude des moments graves » pensai-je en les invitant à mettre fin au suspense.

— Vanessa, tu sais que notre situation financière actuelle est délicate. En réalité, nous sommes sur le point de vendre la maison, informa mon père.

— Je ne pensais pas que nous en arriverions là, dis-je, sous le choc.

Mon père soupira et hésita avant d'annoncer :

— Édouard Guézo, l'une de mes connaissances m'a offert son aide. Comme tu t'en doutes, ce n'est pas gratuit. En échange, il veut épouser une de mes filles.

— Tes sœurs ne sont pas majeures. Tu es notre seule option. À vingt-cinq ans, je te crois capable de faire face à la vie conjugale, intervint ma mère.

— Je constate que le désespoir vous fait oublier les valeurs familiales et morales que vous m'avez enseignées, déclarai-je.

Mes parents représentaient mon modèle. Leur union solide et durable m'avait toujours fait rêver. J'étais sensible et idéaliste. Pour moi, rien ne valait un mariage d'amour.

— Chérie, je sais qu'il te faudra du temps pour accepter cette nouvelle situation. Mais je suis sûr que tu t'y feras. Édouard est un homme respectueux et respectable.

— Ton père a raison, Vanessa. Monsieur Guézo est très aimable. Sa demande a été gentiment formulée. De plus, il est riche et influent. Cette union t'assurera un futur paisible.

Surprise, je les dévisageais tandis que des interrogations naissaient dans mon esprit. Ma famille était-elle une supercherie ? Avais-je imaginé toutes ces leçons sur l'amour et le désintéressement ?

Agacée, je choisis quand même de rester calme.

— Je me demande si je vous connais réellement.

— Ne dramatise pas les choses. Nous parlons d'un mariage et non d'une pendaison. Il s'agit d'un homme important, de surcroît, un milliardaire.

— Tu me déçois, maman. Dois-je te rappeler tout ce que tu m'as appris sur le matérialisme et ses conséquences ?

Je m'étais levée et j'avais haussé le ton.

— Pourquoi ne réalises-tu pas la chance qui t'est offerte ? Une vie dénuée de soucis sans oublier le respect qui te sera accordé en tant que l'épouse d'un grand homme.

— Tes propos m'écœurent, maman. Je ne suis pas une arriviste. De plus, j'ai déjà un amoureux.

— Ne me parle pas de cet étudiant. Ce n'est pas le meilleur choix pour toi et tu le sais. Vanessa, tu es bien trop belle et intelligente pour finir avec un crève-la-faim. Tu ferais mieux de le laisser tomber.

— Vous ne parviendrez pas à me convaincre.

— Alors, nous finirons tous à la rue. Est-ce ton souhait ? Pense un peu aux tiens.

Cela dit, ma mère se tourna vers mon père.

— Tu devrais raisonner ta fille. Si elle refuse cette proposition, nous sommes perdus. Qui nous viendra en aide, Vanessa ? Ton petit ami ?

La conversation resta sans suite. Je quittai la chambre de mes parents et je m'enfermai dans la mienne. Mes sœurs vinrent plus tard me prier d'ouvrir mais je refusai. Que pouvais-je bien leur dire ? Je tombais des nues. La famille idéale que j'admirais tant n'était qu'une illusion. Je le réalisais amèrement.

Je retrouvai Léonel dans le petit appartement modestement meublé mais toujours bien tenu qu'il occupait. J'avais réfléchi une bonne partie de la nuit et mon visage tiré trahissait l'insomnie. Je me réfugiai dans les bras de mon amoureux.

— Mes parents ont perdu la tête, Léo. Ils veulent que j'épouse un inconnu.

Léo m'entraîna vers la petite table en plastique entourée de quatre chaises qui servait de mobilier. Il m'invita à parler tout en conservant ma main dans la sienne. Je lui fis part des problèmes financiers de ma famille ainsi que de la discussion de la veille. Mon compagnon ne manifesta aucune surprise et déclara avec une mine dépitée :

— Tes parents ne me voient pas comme le gendre idéal car je suis pauvre.

— Ma déception est profonde, Léo. Je ne les imaginais pas aussi superficiels.

— Tu devrais boire quelque chose. Tu es si pâle.

Léo disparut à l'intérieur et revint bientôt avec deux canettes de coca-cola. Il me fit boire avec une délicatesse qui m'arracha un sourire.

— À bien y penser, ils n'ont pas tort, finit-il par dire. Pour le moment, je ne peux pas t'offrir une vie luxueuse.

— Ce n'est pas le plus important. Les moyens matériels ne déterminent pas le bonheur.

— Il faut tout de même reconnaître que l'argent facilite la vie.

— Léo !

J'avais l'expression d'une mère ayant surpris son fils en train de commettre une bêtise.

— Tu es censé me donner du courage pour résister à la pression de ma famille.

— Je suis simplement réaliste. Je réussirai, crois-moi. Mais pour l'instant, je ne te suis pas d'une grande utilité, reconnut Léo avec un triste sourire.

Je l'enlaçai pour le réconforter et lui assurer qu'il me donnait sans réserve. Cet amour qu'il avait fait naître et entretenait en moi, me débarrassait des tourments existentiels, m'amenait à apprécier les choses simples, m'apaisait et me vivifiait. Léonel était entré dans ma vie simplement. J'avais toujours rêvé de

devenir pédiatre. Léo se trouvait déjà en quatrième année quand j'avais mis les pieds à la Faculté des Sciences de la Santé. Nous nous étions rencontrés au centre de photocopie. Je manquais de monnaie et il m'avait spontanément aidée. Par la suite, nous nous étions souvent revus. Il était devenu mon guide, mon ami, et pour finir, mon compagnon. Léo m'avait également beaucoup soutenue dans mes études car c'était un étudiant brillant. À présent, je me trouvais en quatrième année et Léo venait de devenir médecin généraliste. Je ne pouvais m'imaginer avec un autre homme dans le futur. Léo était sensible, romantique, mature et déterminé.

— Dis-moi, que sais-tu de ton futur époux ? me demanda-t-il.

Je pouvais lire la plaisanterie sur son visage. Léo avait cette facilité à dédramatiser les choses.

— Il s'appelle Édouard Guézo et c'est un entrepreneur. Je n'en sais pas plus.

— Je vois. N'as-tu pas d'inquiétude concernant le sort de ta famille?

— J'avoue que la situation me préoccupe. J'ignore quelle issue nous trouverons.

— Et s'il n'y en avait pas d'autre que la proposition de cet homme ? Changerais-tu d'avis ?

Malgré son air détaché, je percevais l'anxiété dans le regard de Léo. Je pris son visage entre mes mains et je le regardai droit dans les yeux.

— Sois serein, Léo. Tu as ma parole. Je ne compte pas sacrifier notre amour. *Jamais.*

Le trajet vers la maison se déroula dans une euphorie qui disparut dès que je mis pied à terre. Une fois la moto de Léo hors de vue, j'appuyai sur la sonnette. Ma sœur cadette ouvrit et m'informa aussitôt que notre père avait reçu une convocation à cause de ses dettes. La benjamine se trouvait sur la terrasse, assise à même le sol, le visage défait. Lorsqu'elle me vit, elle se précipita à ma rencontre.

— Il faut agir. Tu dois épouser monsieur Guézo, sinon papa finira en prison et nous à la rue, supplia-t-elle en pleurant.

— Vanessa, ton père ne mérite pas ça, déclara ma mère en nous rejoignant.

Je restai muette, l'air hagard, tandis que le mot *prison* résonnait dans ma tête. Je repensai à ce merveilleux samedi passé avec Léo. Pourquoi la vie désirait-elle me priver de mon rêve pour m'emprisonner dans un cauchemar ?

— Je sais, murmurai-je. Croyez-moi, je suis aussi choquée que vous. Ne me regardez pas ainsi. Je n'ai jamais souhaité que cela se produise.

Je demandai ensuite comment se portait mon père. Ma mère répondit qu'il se sentait mal et avait besoin de repos. Cela accentua mon inquiétude car il souffrait d'hypertension artérielle. Je voulus me rendre dans sa chambre. Avant que je ne quitte la terrasse, ma mère me rappela que je disposais de l'opportunité de sauver mon père et que je devais accomplir mon devoir si je l'aimais véritablement. Elle parla également de la visite d'Édouard, prévue pour le lendemain au déjeuner. Elle ajouta que c'était un quadragénaire cultivé, séduisant et élégant qui n'avait rien à envier aux hommes de la vingtaine. Je m'éloignai sans un commentaire. La tournure des événements me rendait anxieuse. La vue de mon père allongé, pâle et fatigué m'oppressa davantage. Je le sentais venir, ce piège à la gueule béante, prêt à m'engloutir...

Le salon était désert lorsque je revins de l'église. J'avais décliné le retour en groupe. Pendant que ma famille s'entassait dans le vieux RAV4 de mon père, je m'étais attardée devant la Sainte Famille pour m'épancher. Je traversai le salon, j'entrai dans le couloir et j'allais frapper à la porte de la chambre de mes parents quand on sonna. La domestique émergea de la cuisine et alla ouvrir. Je revins sur mes pas et je dévisageai l'inconnu qui venait d'entrer. Je jugeai qu'il devait avoir la trentaine. Son habillement était chic et il dégageait un parfum raffiné. La domestique l'appela monsieur Édouard et je m'efforçai de cacher ma surprise. Cet homme ne pouvait pas avoir plus de trente ans. Ma mère avait pourtant parlé d'un quadragénaire. Je n'accordai pas plus d'intérêt à l'apparence de l'invité. Il me salua avec courtoisie et je fis de mon mieux pour être aimable. Après l'avoir installé, je le quittai pour informer mes parents. Puis je rejoignis ma chambre pour prendre une douche. À mon retour, toute la famille se trouvait au salon. Ma mère me reprocha d'avoir délaissé Édouard. Je pris place en face de l'invité sans un mot.

— Alors, tu es Vanessa, dit Édouard.

Réalisant que je ne m'étais pas présentée, je prononçai un simple *oui*, respectant ma résolution de parler le moins possible. Comme s'il s'en doutait, Édouard s'adressa peu à moi. Il voulut seulement savoir pourquoi j'avais choisi la médecine et pour quelle spécialité je voulais opter. Je lui parlai rapidement de mon rêve et de mon amour pour les enfants. Édouard parut admiratif. Il me félicita et m'encouragea. Par la suite, je demeurai silencieuse. Bien souvent, les regards convergèrent vers moi, guettant ma réaction mais je restai en retrait. Mes sœurs animèrent la discussion, interrogeant Édouard avec indiscretion. Quel était son âge ? Avait-il des enfants ? Pourquoi était-il célibataire ? Elles évoquèrent également la jeunesse de ses traits, son charme, son élégance et sa

culture. Je l'observais, m'attendant à le voir agacé. Cependant, il ne s'offusqua pas et se contenta de satisfaire la curiosité des jeunes filles. J'appréciai ce naturel calme et maîtrisé. Édouard était impressionnant et ses gestes assurés sans paraître hautains. Un je ne sais quoi en lui forçait au respect. J'aurais voulu le prendre à part pour lui livrer le fond de ma pensée. Toutefois, je devais suivre le conseil de Léo. Comme je lui confiais toujours tout, je l'avais appelé la veille pour l'informer du déjeuner avec Édouard. Léo m'avait recommandé de ne rien dire à Édouard pour le moment. « Il ne faut pas agir sans réfléchir. Laisse-moi trouver une idée pour nous aider » avait-il dit. J'avais souri en entendant ce *nous*. J'aimais la manière dont Léo s'appropriait mes problèmes. Je l'écoutais toujours car il était de bon conseil. Alors, pour l'instant, je gardai pour moi mon opinion. Quand Édouard m'invita chez lui le weekend suivant, j'acceptai à contrecœur en priant pour que cette comédie ne dure pas.

Le samedi à vingt heures, Édouard m'accueillit comme convenu. J'eus du mal à faire bonne figure. Je n'avais pas pu voir Léo de toute la semaine. Il s'était rendu dans son village pour prendre soin de sa mère malade et alitée. J'aurais voulu être aux côtés de mon amoureux pour l'épauler. Je pensais également au sort de ma famille. La situation empirait chaque jour.

La soirée qui avait débuté sur une note crispée et gênante, se dérida finalement. Je me détendis peu à peu. Édouard m'avait réservé un accueil cordial et plein de sollicitude. Mon malaise disparut au fur et à mesure que nous conversions. J'en appris davantage sur mon hôte. Il me parla de ses multiples échecs sentimentaux dûs pour la plupart à sa fortune et de son désir de fonder une famille. Il mentionna également l'importance qu'il accordait à la générosité et son engagement véritable envers la jeunesse pour faciliter son insertion professionnelle. Édouard possédait des cabinets de conseil et des associations

dédiées à cette cause. Je ne pus qu'admirer une telle bonté. Quand Édouard me parla de son cabinet destiné à venir en aide aux jeunes béninois désirant poursuivre leurs études à l'étranger, je pensai aussitôt à Léo. Ce dernier avait toujours souhaité faire ses études de spécialisation en Europe. En d'autres circonstances, j'aurais imploré l'aide d'Édouard en faveur de Léo. Mais...

Après cette soirée, Édouard m'invita de nouveau. Il m'emmena à Abomey, sa ville natale où il possédait une belle résidence. J'acceptai pour une seule raison : dévoiler enfin mes sentiments. Une semaine avait passé depuis ma rencontre avec Édouard et Léo n'était toujours pas revenu. Selon ses dires, sa mère allait mieux mais il devait encore rester quelques jours auprès d'elle. « À mon retour, nous prendrons ensemble une décision » avait-il assuré. Je désirais l'attendre mais cette situation me pesait. C'était parler et se libérer ou se taire et subir. De plus, Édouard s'était toujours montré aimable. Il méritait l'honnêteté.

La villa me plut car elle était coquette et dotée d'un jardin magnifique. J'aimais beaucoup les cadres naturels et pittoresques. Édouard proposa qu'on s'installe dans le jardin. C'était un bel après-midi. Le soleil projetait ses rayons modérés, le vent faisait doucement danser les saules, l'air portait le parfum des fleurs, on pouvait voir les papillons, entendre les oiseaux. J'aurais aimé profiter de ce décor paradisiaque. Malheureusement, mon trouble intérieur m'en empêchait. Comme d'habitude, Édouard se montra courtois et attentionné. Je l'observais tout en préparant mentalement mon aveu. Il possédait une élégance et un charme naturels qui rendaient tous ses gestes plaisants. J'appréciais sa personnalité, ce mélange de charisme et de douceur. J'admirais sa générosité et sa simplicité. La femme qui partagerait la vie d'Édouard serait chanceuse, très chanceuse. Seulement, mon rêve se trouvait ailleurs. Le seul qui me touchait et

me désarmait était Léonel. Je ne pouvais m'imaginer aux côtés d'un autre homme, aussi charmant soit-il.

— Tu parles peu. Mais je sens bien que tu n'es pas timide et que tu es du genre à dire le fond de ta pensée, remarqua soudain Édouard. Que penses-tu de moi ?

— Vous êtes un homme très séduisant et n'importe quelle femme serait enchantée d'être votre compagne.

— Je suis flatté. Tu es également très agréable. Nous aurons le temps de mieux nous connaître mais je peux déjà te dire que j'ai horreur du mensonge. Je préfère de loin la vérité, aussi douloureuse soit-elle. Et toi, Vanessa ? Que détestes-tu le plus ?

J'inspirai profondément. Les propos d'Édouard me rendaient mal à l'aise. Il parlait comme s'il savait ce que je dissimulais au fond de moi.

— J'aime aussi la sincérité, répondis-je.

— Je m'en réjouis.

L'occasion était propice pour tout révéler. Je m'apprêtais à parler quand Édouard poursuivit :

— Je te sens contrariée. Si ça concerne la situation financière de ta famille, je te rassure. J'ai pris l'engagement de vous aider et je le ferai.

— J'aimerais savoir de combien il s'agit. Mes parents n'ont rien voulu me dire à ce sujet.

— Ils ont raison. Cela ne servirait qu'à t'inquiéter davantage.

J'insistai tellement qu'il finit par céder.

— Les dettes de ton père s'élèvent à trente millions.

— Autant ! m'exclamai-je.

— Ton père a effectué plusieurs investissements sans grande rentabilité. Il a également été abusé par certains partenaires, d'où les nombreux emprunts auxquels il a dû recourir.

Je nageais en plein désarroi. J'avais sous-estimé la gravité des choses. Parviendrions-nous à trouver plusieurs dizaines de millions si je n'épousais pas Édouard ? Il me fallait un autre recours, mais lequel ?

— Tu n'as plus de raison d'être soucieuse, me rassura Édouard en me prenant la main. Ta famille est la mienne à présent. Tout ira pour le mieux.

Au comble de la gêne, je ne sus que répondre. L'image de Léo me vint à l'esprit. Il me manquait. Il fallait qu'il revienne pour me sauver.

La lettre glissa de mes mains tremblantes. Tétanisée, je me laissai tomber sur mon lit. J'avais des sueurs froides. Mon regard resta figé sur le bout de papier qui sonnait le glas de ma relation avec Léonel. J'avais lu à plusieurs reprises ces mots qui me poignardaient : *Mon amour est trop grand pour t'obliger à laisser tomber les tiens et ruiner ta famille. Aimer, c'est parfois accepter de perdre.* Léo m'avait quittée ! Non, il s'était sacrifié plutôt. J'imaginais bien ce qu'il lui avait coûté d'écrire cette lettre. Je lui en voulais tellement et je l'aimais encore plus. Car même dans le pire des moments, Léo restait poétique et doux. Sans lui, j'agoniserais certainement, je dessécherais comme les pétales d'une fleur assoiffée. Il fallait que je le voie. Je ramassai la

lettre et je quittai ma chambre d'un pas déterminé. Ma mère se trouvait sur la terrasse. Je la dépassai sans un mot. Lorsqu'elle m'appela, je me retournai à contrecœur.

— Chérie, ne me dis pas que tu m'en veux encore pour ce qui s'est passé, dit-elle.

— Léo m'a quittée ! m'écriai-je en brandissant la lettre. Tu es l'unique responsable, maman. Je suppose que cela te réjouit.

— Je n'ai fait que dire la vérité à ce jeune homme.

— Tu as été cruelle.

Je me remémorai douloureusement la visite de Léo. À peine rentré du village, il s'était rendu chez moi. Après des retrouvailles chaleureuses, nous avons abordé le sujet épineux du mariage. Ma mère était apparue à ce moment et avait pris un malin plaisir à humilier Léo. Celui-ci était reparti la tête basse. Deux jours plus tard, un inconnu avait apporté la fameuse lettre.

— Ce jeune homme est plus sensé que je le pensais. Te quitter est la meilleure chose qu'il puisse faire, déclara-t-elle.

— Je me demande si tu as un cœur, répliquai-je avant de m'éloigner.

Les jours suivants furent éprouvants pour moi. Léo était introuvable. Dans la lettre, il m'avait suppliée de ne pas le chercher. Mais comment pouvais-je renoncer à une partie de moi ? Alors, je me démenai comme une folle. Je l'appelai, je lui envoyai des messages, des mails et je demandai de ses nouvelles à nos amis communs. J'allai aussi l'attendre chez lui à la sortie des cours et je questionnai ses voisins. Léo semblait avoir pris toutes les dispositions pour que